

Introduction

ISSU D'UNE FAMILLE DE LA NOBLESSE MOYENNE établie aux limites de l'Anjou, du Maine et du Vendômois, le cardinal Jean Du Bellay (1498-1560) fait carrière à la cour de François I^{er} et d'Henri II, puis à la curie romaine, où il devient doyen du Sacré-Collège en 1555. Il s'impose comme une figure de premier plan et une personnalité complexe, aussi bien prélat et diplomate que conseiller du roi, mécène, collectionneur et poète néolatin.

Jean Du Bellay n'est l'ambassadeur du roi de France qu'à trois reprises, auprès de Henri VIII (septembre 1527-janvier 1529 ; mai 1529-fin 1529 ; fin 1533), mais il est ensuite chargé de missions diplomatiques importantes, que ce soit à Rome, durant ses quatre séjours (février-avril 1534 ; juin 1535-mars 1536 ; juillet 1547-1550 ; 1553-1560) ainsi qu'auprès de la diète de Spire (fin 1543-début 1544) ou à Londres (automne 1544). Même s'il lui manquera toujours un soutien marqué et durable du roi de France, que les cardinaux Jean de Lorraine ou François de Tournon sauront capter, il est fréquemment consulté autant comme spécialiste des affaires romaines et italiennes que comme interlocuteur privilégié et expérimenté sur les affaires anglaises et allemandes. Constituée de prélats et d'humanistes italiens, d'étudiants allemands ou encore de courtisans anglais, sa clientèle lui permet en effet de constituer, avec son frère Guillaume, un réseau d'informateurs qui fait de lui l'une des meilleures sources de renseignement sur les affaires internationales. Même si, à la différence d'autres prélats tels que le chancelier Duprat ou le cardinal de Tournon, il ne parvient jamais à s'imposer durablement au Conseil du roi, son action, ses réseaux et son clan font de lui un personnage majeur de l'entourage royal puis de la curie romaine.

Lieutenant général du roi à Paris en 1536, défenseur des lecteurs royaux du futur Collège de France et orateur expérimenté, Jean Du Bellay est non seulement présent sur les fronts politique, religieux, militaire et diplomatique mais aussi actif dans les espaces culturel, littéraire et artistique. Humaniste féru de culture antique, qu'il recherche dans les textes comme à travers des palais et des statues, il est un

passer entre les cultures, entre la France et l'Italie, entre l'Antiquité et la Renaissance. Sa plume poétique et son habileté rhétorique sont célébrées aussi bien par les poètes de la Pléiade que par Michel de L'Hospital et Montaigne. Dans son palais de Saint-Maur-des-Fossés comme dans son palais des thermes de Dioclétien, sa ferveur antiquisante lui permet de donner vie à cette Antiquité retrouvée. À Rome comme à Paris, ses liens étroits avec les milieux intellectuels et artistiques, parfaitement repérables à travers sa correspondance et les dédicaces dont il est l'objet, font de lui un intermédiaire de poids entre le service du roi et le monde des Lettres.

À l'image de son époque, le protecteur de Rabelais n'est pourtant pas exempt de contradictions : lié aux milieux évangéliques, c'est surtout par stratégie politique qu'il est ouvert aux discussions avec les protestants allemands, qu'il réprovoque à la fin de sa vie ; à la tête successivement d'au moins sept évêchés et d'un archevêché ainsi que d'une vingtaine d'abbayes, il évoque souvent la réforme des abus tout en protestant contre toute tentative de juguler le cumul de bénéfices, dont il tire les revenus qui lui permettent d'asseoir ses réseaux ; déployant une énergie étonnante au service de son roi, il est d'une santé parfois fragile et son moral s'en ressent grandement ; enfin, à Rome, son élection au décanat, promotion presque inespérée, lui vaut la colère du roi et lui attire l'inimitié du cardinal de Tournon comme des maisons d'Este et de Lorraine.

À la croisée de la diplomatie et de la culture, du pouvoir et du savoir, ces tensions illustrent le dynamisme mais aussi les paradoxes de la première Renaissance. Homme de compromis mais catholique de plus en plus résolu, Jean Du Bellay résume à certains égards une époque où la séparation des catholiques et des protestants ne paraît pas encore irréductible et où l'on espère encore pouvoir régler les tensions par la conciliation. Son existence témoigne du pragmatisme de monarchies en pleine mutation qui, pour asseoir leur autorité, n'hésitent pas à recruter leurs serviteurs dans la noblesse d'épée, la robe ou la finance aussi bien que dans l'Église, permettant ainsi à des prélats d'occuper une place de premier plan à la cour, au Conseil et dans la société.

Cet ouvrage regroupe les communications présentées au colloque international intitulé *Diplomatie et culture à la Renaissance. Jean Du Bellay, cardinal, diplomate, écrivain et mécène* tenu à Neuchâtel les 4 et 5 mai 2012 sous l'égide du Fonds national suisse de la recherche scientifique, de l'Université de Neuchâtel, de l'Université du Maine, du CERHIO-UMR 6258, de l'Institut universitaire de France et de l'École pratique des Hautes Études. En réunissant des chercheurs suisses, français, anglais, allemands et italiens, ce colloque visait, dans le sillage du renouveau critique suscité par l'édition de la correspondance de Jean Du Bellay, à réexaminer son implication politique et culturelle. À travers des réseaux variés et une influence inégale, le rôle d'intermédiaire politique et culturel que joua Jean Du Bellay méritait en effet d'être précisé à la lumière de nouveaux documents, en tenant compte de l'évolution mais aussi des échecs de son action.

Il s'agit donc ici tantôt de scruter des sujets dont on soupçonnait l'importance depuis longtemps mais qui n'avaient jamais fait l'objet d'un traitement spécifique, tantôt de prolonger ou d'approfondir des sources anciennes, comme les trois premiers volumes de la correspondance de Jean Du Bellay édités par Victor-Louis Bourrilly et Pierre de Vaissière puis par Rémy Scheurer, ou encore les travaux de V.-L. Bourrilly, L. Séché, L. Romier, M. François et N. Weiss. Il importait également d'analyser les sources plus récemment mises en lumière dans la correspondance de

Jean Du Bellay dirigée par Loris Petris et Rémy Scheurer, et de prolonger les études plus récentes, notamment celles de Jean-Daniel Pariset, Alain Tallon, Richard Cooper, Bertrand Jéstaz, Flaminia Bardati et Cédric Michon. Pour éclairer l'existence et l'action de ce prélat-diplomate à la croisée de champs aujourd'hui distincts, il fallait réunir des compétences multiples, d'historiens, de littéraires et d'historiens de l'art, tant ces espaces s'entremêlent à la Renaissance, où un poème latin peut être un commentaire politique, une correspondance diplomatique receler des talents littéraires, des statues ou des manuscrits retrouvés servir à des publicistes royaux, une fête comme celle la *Sciomachie* décrite par Rabelais devenir un geste politique autant qu'un divertissement.

Analysant pour commencer les origines de la famille Du Bellay, Laurent Bourquin montre comment cette dernière accomplit, en deux siècles, une véritable métamorphose : simples seigneurs provinciaux vers 1350, les Du Bellay savent s'adapter à une conjoncture nouvelle et répondre aux besoins de l'État, qu'il soit ducal ou royal. Faisant le choix de s'investir assez peu dans l'administration ou la défense militaire de leur région, ils s'imposent comme des hommes de cour accomplis dès le milieu du xv^e siècle, au contact du roi René puis à la cour de France, où leur éducation humaniste plaît au roi. Il appartiendra au cardinal d'exploiter la situation dans laquelle l'a placé une conjoncture spécifique et une stratégie familiale fondée sur une prospérité démographique et financière ainsi que sur de judicieux choix.

Ce sont les comportements politiques, entre duplicité et vérité, qu'investiguit Thomas Nicklas. Les rapports complexes et durables que Jean Du Bellay entretient avec les princes allemands et le Saint Empire évoluent tout en traversant les règnes de François I^{er} et Henri II. Les filiations concrètes avec l'Allemagne passent par les réseaux d'agents que Guillaume et Jean Du Bellay y entretiennent dès 1530 comme par leurs liens avec les étudiants allemands à Paris ou encore avec les réseaux strasbourgeois et rhénans. L'attention que Jean Du Bellay porte aux affaires allemandes va bien au-delà de la ligue de Smalkalde, comme le montre le problème du transfert de l'Empire (1558-1559) ou encore les contacts avec les maisons Wurtemberg et Waldburg.

David Potter rouvre le dossier des relations de Jean Du Bellay avec l'Angleterre, qui fut longtemps l'un de ceux que l'on abordait en priorité en raison de la publication, dès 1905, de la correspondance de sa première mission en Angleterre. Il souligne d'abord que les années 1527-1534 sont celles au cours desquelles Jean Du Bellay joue véritablement un rôle de premier plan en s'impliquant notamment dans les tentatives des évangéliques en France, qui s'efforcent de promouvoir un accord entre Henri VIII, la France et les protestants dans une alliance contre Charles V. L'objectif prioritaire de Jean Du Bellay reste la défense des intérêts français contre la puissance impériale, ce qui passe jusqu'en 1535 par une alliance avec l'Angleterre, au-delà par le soutien des princes protestants allemands, y compris dans le cadre des négociations diplomatiques qui impliquent les Anglais dans les années 1545-1546.

S'agissant ensuite des aspects religieux, Cédric Michon établit la liste des principaux bénéficiaires ecclésiastiques détenus en France par Jean Du Bellay. Dénombrant sept évêchés et un archevêché ainsi que vingt abbayes qui passent entre les mains du cardinal, il analyse les méthodes qui lui permettent de cumuler de si importantes sources de gain. Une estimation de leurs revenus montre comment l'année 1532 fait passer les gains annuels du cardinal d'une dizaine de milliers

de livres tournois à quelques dizaines. Jusqu'à la fin du règne de François I^{er}, ils ne cesseront de croître, jusqu'à atteindre au moins 80 000 livres tournois au début de la décennie 1550.

À propos de la réforme de l'Église, Alain Tallon souligne que la dénonciation rituelle et souvent plaisante des abus de l'Église ne débouche jamais de la part du cardinal sur un véritable soutien à une réforme des structures ecclésiastiques, pas plus que sur le moindre investissement personnel dans une forme de pastorale, même lointaine. La réforme de l'Église est restée pour lui un mot creux, un pur argument dans le jeu diplomatique, attitude qu'il partage d'ailleurs avec tout le personnel politico-ecclésiastique de François I^{er} et, dans une moindre mesure, d'Henri II. Le système bénéficial aux mains de la monarchie a sa logique, dont la remise en cause serait trop lourde d'inconvénients pour l'ensemble de ses bénéficiaires. En dépit de sa sympathie pour la Réforme protestante, Jean Du Bellay demeure donc un conservateur qui incarne l'incapacité de toute une génération de serviteurs de la monarchie, pourtant acquis aux idéaux évangéliques, à inventer des structures ecclésiastiques nouvelles.

Dans son analyse de l'accession de Jean Du Bellay au décanat du Sacré Collège, Rémy Scheurer montre que, contrairement à ce que L. Romier et M. François ont affirmé, le cardinal Du Bellay n'a pas usurpé un titre qui aurait dû revenir au cardinal de Tournon mais que le pape a fait personnellement pression sur Du Bellay. Il rappelle le ressentiment du cardinal d'Este après son double échec aux conclaves de 1555, imputé en partie à Jean Du Bellay, et la très forte réaction de François de Tournon, écarté du décanat. Ainsi s'expliquent les accusations de connivence entre Du Bellay et le cardinal impérial Rodolfo Pio da Carpi ainsi que les soupçons d'insoumission et même d'infidélité envers Henri II. Privé un temps de communication avec l'ambassadeur de France et encourant son rappel, Jean Du Bellay retrouve de l'influence en 1556 mais, dès l'année suivante, la captivité d'Anne de Montmorency le prive de son principal soutien à la cour et sa place à Rome va en se réduisant du fait de la maladie et de l'altération de ses relations avec Paul IV.

Les références humanistes souvent érasmienne de la prose du cardinal révèlent l'homme de lettres, qu'étudie Marie Barral-Baron. Soulignant la même obsession de ciseler un *logos* des plus raffinés, elle se demande si ce souci du verbe juste et du style orné ne cache pas, chez les deux hommes, une recherche constante de leur « moi ». Du Bellay dit clairement qu'il entend par son œuvre littéraire se survivre à lui-même, ce que fait également Érasme. L'un comme l'autre parlent d'eux-mêmes lorsqu'ils parlent d'autres choses, qu'il s'agisse des annotations sur les Évangiles d'Érasme ou des lettres et des poèmes de Du Bellay.

Dans son analyse des *Poemata* de 1546, Perrine Galand souligne le défi mais aussi le profit que représentait la pratique de l'écriture poétique pour un haut personnage du XVI^e siècle en France. L'importance de la démarche de publication pour le cardinal transparaît de la mise en scène soignée de l'édition de 1546 dans laquelle Du Bellay, « adoubé » par le plus célèbre poète professionnel de son temps, est reconnu par lui comme un pair. Certains poèmes évoquent des événements dont ils donnent une vision fort différente de celle que la correspondance du cardinal propose. Ainsi, évoquant le premier mariage de Jeanne d'Albret, Du Bellay exprime sa pitié pour la toute jeune fille sacrifiée à la raison d'État, son inquiétude devant son désespoir, mais aussi sa loyauté inaltérable au roi.

Parcourant des *juvenalia* inédits et surtout les *senilia*, si peu étudiés, Richard Cooper scrute l'habileté satirique et la verve poétique de la plume du cardinal (qu'il partagea avec son frère Guillaume Du Bellay, auteur à dix-huit ans d'une *Peregrinatio humana*, comme avec son médecin Rabelais et son secrétaire Joachim Du Bellay), pour qui le vers permet autant de mordre que d'entretenir l'*amicitia*, en dépit de l'éloignement. Une longue réponse à la première épître latine des *Carmina* de Michel de L'Hospital permet enfin d'entrevoir une écriture autobiographique qui mélange subtilement apologie sérieuse et mise en scène amusée de soi.

Étudiant la *Silva langaeana*, David Amherdt souligne le souci du cardinal de se retirer et d'écrire, et montre qu'il est à la hauteur de ses prétentions littéraires. En exploitant habilement l'intertexte épique, Jean Du Bellay présente cette retraite studieuse comme une mission que le destin lui confie tout comme il l'a confiée à Guillaume et à sa glorieuse famille, à laquelle il désire dresser un monument : Jean, instrument du destin, a le devoir en quelque sorte de refonder Langey par l'écriture, un peu comme Énée est chargé par les destins d'une mission qui aboutira à la fondation de Rome.

Nathalie Guillod, de son côté, analyse la tentation de l'Histoire chez Jean Du Bellay en s'interrogeant sur les raisons pour lesquelles, à la différence de son frère Guillaume, Jean Du Bellay a sacrifié ses aspirations d'historien à sa carrière politique. Le désir d'écrire ressurgit en effet presque toujours lorsque sa situation politique s'avère chancelante. Le cardinal souffre sans doute d'une reconnaissance publique fort limitée au regard de celle dont son frère a bénéficié, ainsi que d'un soutien officiel très discret, voire inexistant. Son exil romain semble l'avoir définitivement détaché de ce dessein, en l'éloignant du centre du pouvoir monarchique et de sa retraite de Saint-Maur, à laquelle est presque toujours associée son aspiration à l'étude.

Abordant la question de l'environnement matériel et social de Jean Du Bellay à Rome, Loris Petris scrute la *familia* du cardinal à travers une série de documents inédits, et notamment un décompte des créanciers de Jean Du Bellay qui appartiennent à sa *familia*, document édité dans l'une des annexes. Les contours de l'entourage proche, à la fois humain, matériel et financier, se dessinent à travers ces textes, qui méritent d'être mis en rapport avec la correspondance et les poésies du cardinal pour montrer à quel point l'espace littéraire et les tumultes de l'Histoire se répondent et s'interrogent.

Flaminia Bardati montre que les jardins du cardinal et les collections de marbre qu'ils abritent constituent un centre d'intérêt majeur du cardinal. Les statues de Vénus et Priape placent le jardin sous la protection des divinités mythologiques et les vestiges des thermes de Dioclétien participent à cette mise en scène, où la ruine architecturale, la statuaire antique et l'art des jardins reconstituent cet idéal antiquisant que Du Bellay exalte aussi dans ses compositions poétiques. Les *Horti Bellaiani* s'imposent ainsi comme un temple dans lequel, entouré de ruines et de statues, Du Bellay se plonge dans l'étude pour célébrer l'Antiquité et la mettre au service de la France comme de sa carrière.

Étudiant elle aussi les *Horti Bellaiani*, Renata Samperi les replace dans le contexte des villas romaines et en dégage les éléments communs et les particularités. Ainsi, la villa de Jean Du Bellay, aujourd'hui disparue, abritait, comme beaucoup d'autres, une importante collection de marbres antiques. Comme dans d'autres jardins du temps, la présence de vestiges monumentaux remontant

à l'époque impériale était censée concrétiser et enrichir cette évocation de l'Antiquité. Toutefois, dans le cas des *Horti Bellaiani*, les ruines étaient complètement absorbées dans un dessein achevé, moderne, d'intégration totale entre l'ancien et le nouveau, inédit dans les résidences romaines contemporaines. De la même manière, la structure de la villa se distingue des autres villas par la régularité de son plan géométrique, qui ne se contente pas d'unir des espaces ouverts et des corps de bâtiments mais se cale parfaitement sur celui des ruines en en maintenant l'axe de symétrie.

Le positionnement du cardinal Jean Du Bellay dans le marché des antiquités à Rome au milieu du XVI^e siècle, et notamment à travers les frères Stampa, illustre la mobilité des œuvres d'art antiques à cette époque. Dans cette perspective, Barbara Furlotti montre que le cardinal Jean Du Bellay s'impose comme l'un des principaux acteurs du marché artistique romain au milieu du XVI^e siècle, au moyen de ses campagnes de fouilles, des très nombreuses exportations dont il est à l'origine, de ses achats et de ses présents envoyés en France. « Così la misera Roma ogn'ora si s'poglia » déplore-t-on à Rome.

Carmelo Occhipinti, de son côté, étudiant Jean Du Bellay et la Rome de Jules III examine la perception française des monuments antiques et de Michel Ange. Divers témoignages, notamment ceux très critiques de Pirro Ligorio, permettent d'éclairer la passion d'antiquaire de Jean Du Bellay, qui multiplie les fouilles et les exportations plus ou moins légales d'antiquités. Sous des prétextes divers et dans un souci constant d'une *translatio* d'Italie vers la France, le protecteur de Rabelais, qui l'éclaire d'ailleurs sur la topographie romaine, déterre des vestiges qui orneront ses collections et celles de ses protecteurs restés en France.

Dans son étude sur les débuts de Jean Du Bellay à Rome, la cour d'Hippolyte de Médicis et le rôle de Giovan Francesco Valier, Guido Rebecchini souligne le caractère extrêmement volatile des relations entre Du Bellay et les membres de l'entourage d'Hippolyte de Médicis. Dans ce cadre instable, l'acquisition et la transmission de marbres antiques servent à consolider des liens sociaux auxquels ils confèrent une matérialité tangible. Dans cette perspective, Du Bellay s'impose dès 1534 comme un intermédiaire notoire avant de s'imposer lui-même comme un collectionneur de premier plan.

Pour terminer, Guillaume Alonge étudie deux collaborateurs italiens des frères Du Bellay : Giovan Gioacchino da Passano et Ludovico di Canossa. Il explore leur trajectoire qui les mène du réseau du secrétaire Florimond Robertet à celui des frères Du Bellay à la lumière notamment de leur sensibilité religieuse, qui les rapproche de Marguerite de Navarre et du cercle fabriste. Cela l'amène notamment à remettre en cause le lien mécanique établi entre le parti contarinien à Rome et la politique conciliatrice en matière religieuse appuyée par l'empereur au cours des années quarante.

Des documents inédits viennent compléter ces études. La *Sylva langaeana*, éditée par David Amherdt, offre une épopée poétique de la famille Du Bellay par le cardinal-poète. Édité par Nathalie Guillod, un mémoire autographe de Jean Du Bellay sur les relations entre François I^{er}, Clément VII et Henri VIII au moment de l'entrevue de Marseille éclaire cet épisode capital dans la carrière du cardinal comme dans l'histoire européenne. Loris Petris et Rémy Scheurer éditent trois actes inédits qui renseignent autant sur les biens de Jean Du Bellay que sur ses réseaux, évidents à travers deux donations du 15 mai 1555, l'une à Marie Du Bellay, fille de feu Martin Du Bellay,

l'autre au Collège germanique et à la Société de l'Annonciation Santa Maria sopra Minerva, ainsi qu'à travers le testament du cardinal rédigé le 16 février 1560. Deux documents et trois inventaires, édités par Loris Petris et pour la majorité inédits, brossent enfin le tableau de la *familia* du cardinal (en 1549 et après son décès) ainsi que celui de ses biens statuares et ecclésiastiques.

« À la fin, je vois trop clairement que c'est une vraie farce qu'on joue par delà ; et, pour vous parler selon mon naturel, je vous répéterai que vous vous estes laissé sinon tromper à tout le moins endormir sans considérer [...] à quels gens vous aviez à faire ». Ce quasi-reproche à Étienne Boucher en 1551 en dit long sur la prudence et la lucidité politiques de Jean Du Bellay, dont l'investissement politique fut toujours nourri par une vaste culture, à la fois source, appui et arme de son action dévouée à la couronne puis à la tiare.